Les trois piscines extérieures des bains Széchenyi sont parmi les plus populaires de la ville. Chacune est chauffée à une température différente : 27 °C, 34 °C et 38 °C. En hiver, lorsque les nuées de vapeur s'échappent des eaux, l'atmosphère y est féerique.

BUDAPEST
Les bains deviennent chics et festifs

Les Romains appréciaient déjà la ville aux 118 sources bienfaisantes. Aujourd'hui, on se presse de toute l'Europe dans ses thermes en pleine rénovation.

PAR CHRISTELLE PANGRAZZI (TEXTE)

De l'eau jusqu'aux hanches, Marcus, 86 ans, scrute le cavalier adverse sur l'échiquier. Chacun de ses sautillements laisse deviner un maillot de bain rouge coquelicot savamment échancré. «Pas mal, hein ? C'est la dernière mode», lâche-t-il avec un clin d'œil. Depuis qu'ils sont à la retraite, Marcus et Lazlo se retrouvent aux bains Széchenyi tous les jours. «C'est mieux que le bistrot : on joue, on discute, on regarde les jolies filles... Et tout ça dans un palais», ajoute-il en désignant les colonnades jaunes néo-baroques. Juste à côté d'eux, dans ce bassin à trente-huit degrés, le petit Zoltan, 4 ans, s'essaye à la brasse coulée avec flotteurs. Compliqué.

A Budapest, la trempette est une affaire sérieuse. L'usage est de se rendre dans l'un des treize bains de la ville au moins une à deux fois par semaine. Le pays ne compte pas le moindre millimètre de côte mais regorge de sources thermales sulfureuses, carbogazeuses ou riches en magnésium. Certaines soignent les rhumatismes, d'autres apaisent la nervosité, les maux de ventre ou les affections dermatologiques. Il y a presque un bain pour chaque maladie. Ils agiraient même pour les bien portants de manière préventive.

L'eau est à la Hongrie ce que l'or noir est au Texas. «Dès 1850, à chaque fois que l'on creusait pour chercher du pétrole ou de l'eau potable, on tombait sur de l'eau thermale», raconte le géologue Miklós Vancsura. Rien qu'à Budapest, le précieux liquide jaillit de 118 sources différentes à une température comprise entre vingt et un et quatre-vingt-quatre degrés. Le pays tout entier, situé sur une ancienne mer intérieure, dispose de la plus grande réserve d'eau thermale au monde. Déjà, il y a deux mille ans, les Romains surnommèrent cette cité du bassin des Carpates «Aquincum» – «eau abondante» – et édifièrent des thermes. Entre 1541 et 1686, les Ottomans, qui avaient pris possession de la ville, érigèrent, eux, des turbehs, des minarets et une myriade de hammams aux teintes bleutées. Puis, à la fin du XIXe siècle, les Autrichiens, lors de la glorieuse période de l'empire austro-hongrois, juxtaposèrent aux structures existantes des piscines olympiques. «Aujourd'hui, quand les Budapestois se rendent dans un bain, ils continuent d'emprunter à ces trois cultures : ils plongent dans des bassins à différentes températures, suent dans des hammams et nagent pendant des heures», relève le sociologue Agoston Fáber. A ces traditions se greffent les petites histoires de tout un peuple. «Pendant l'ère soviétique, les bains devinrent le refuge des dissidents politiques, relate l'écrivain et journaliste Ivan Bachev. Car c'était le seul endroit où l'on ne pouvait pas dissimuler de micros. Jusque dans les années 1980, les lieux abritèrent aussi les couples en mal d'intimité : les appartements d'alors étaient très exigus. Les amoureux, regards complices, pouvaient patienter deux heures devant les baignoires individuelles. Histoire de profiter des bienfaits des oligo-éléments, bien sûr.»

Al Pacino apprécie le dancefloor aquatique du Rudas

Véritables cafés aquatiques, les thermes sont au cœur de la vie. Au point d'être intouchables ? Plus pour très longtemps. La direction des établissements – détenue à parts égales par la municipalité et par une société privée – veut leur offrir un second souffle. Officiellement, il s'agit de rafraîchir un peu les infrastructures. Officieusement, les bains sont déficitaires de quatre millions d'euros. En cause : l'entretien des équipements et surtout la fraude. Jusqu'en février dernier, on accédait aux piscines grâce à un simple ticket. Autant dire qu'avec quelques connaissances, on y entrait comme dans un moulin. «Rien que l'année dernière, on estime qu'un million et demi de personnes se sont introduites ainsi sans payer», relève Adám Ruszinkó, «consultant spa». Depuis six mois, tout le système a donc été informatisé : seules des montres électroniques, achetées aux caisses, permettent de rejoindre cabines et bassins. Inutile de tenter la resquille : des caméras ont été installées dans les halls. D'ici à deux ans, ce nouveau fonctionnement devrait combler de moitié les pertes. Mais la mesure reste insuffisante. Il ne s'agit plus de colmater les brèches : les bains doivent devenir «the place to be». Et la direction est prête à tout, même à la jouer branché. Histoire d'attirer les jeunes, un samedi soir par mois, le Rudas, le plus vieux bain turc de la ville, endosse ses habits de lumière. Exit les remous pour masser les lombaires douloureuses, place aux stroboscopes. Sono à fond, people à gogo et maillot de bain pour tout le monde. Les lieux se métamorphosent en un dancefloor aquatique où l'on croise Natacha Régnier ou Al Pacino. «Au mois d'avril, lors de la centième de ces "sparties", on a accueilli jusqu'à 5 000 personnes, dont 20 % de Français», note Ferenc Kiss, directeur opérationnel des bains. Le restant de l'année, deux jours par semaine, trois établissements de la capitale, dont le très populaire Széchenyi, restent ouverts jusqu'à quatre heures du matin pour ceux qui auraient envie de se dégriser.

Pourtant, la véritable opération séduction n'est prévue que le 15 octobre prochain, avec l'ouverture du Rácz. Tout juste relookés, ces bains turcs deviendront les thermes les plus classes d'Europe. Marbre, dorures, fresque romaine d'origine, coupoles et vasques ottomanes, chacune des quinze salles transportera les hôtes dans une époque différente. Le prix – vingt-cinq euros pour la journée – sera à la hauteur des prestations, des cabines de soins et des salles de massage. Le tout géré par un personnel international formé aux méthodes les plus pointues en matière de spas. Mais surtout, pour la première fois dans l'histoire •••

Le dernier cri, c'est la «sparty» : une «party» qui se déroule dans un spa

Derrière les arcades néobaroques des bains Széchenyi, des galeries couvertes permettent d'accéder aux saunas, aux bains froids (8 °C) et à plusieurs bassins à vocation thérapeutique. Le toit est réservé aux adeptes du naturisme.

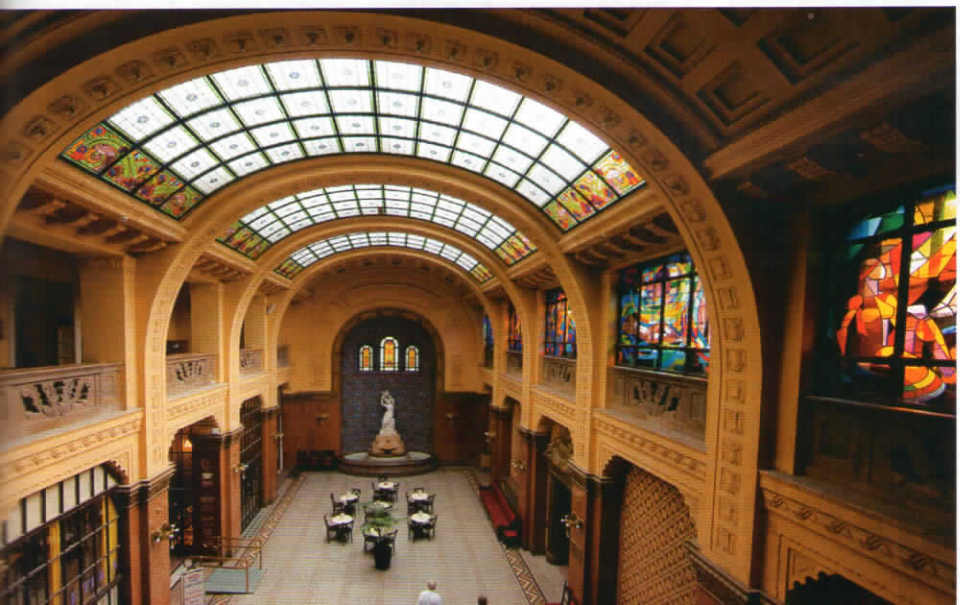
Fondé par les Ottomans au XVIe siècle, le Rudas est le bain le plus ancien. Faiblement radioactives, ses eaux sont indiquées contre les rhumatismes. Mais, le dimanche matin, ce sont les jeunes qui s'y retrouvent en after.

Sous la verrière du Gellért, les nageurs crawlent entre des colonnes dignes d'un péplum

Au pied du mont Gellért, ces bains (1912) affichent un style Sécession (l'Art nouveau hongrois). La piscine centrale (photo) et celle à vagues, à l'extérieur, dans un décor de rocailles, sont surtout fréquentées par les étrangers. Les Hongrois trouvent leur prix d'entrée trop élevé.

Dix minutes : c'est la durée recommandée pour profiter des bassins du Széchenyi, intérieurs ou extérieurs. Leurs eaux, riches en magnésium et en soufre, soulagent les rhumatismes et certains troubles nerveux ou musculaires.

Le hall monumental du Gellért est décoré de vitraux, dont certains évoquent l'histoire de Budapest. Près du socle de la statue du fond, les architectes ont, en 1912, gravé leur numéro de téléphone. Pratique en cas de problème.



●●● de l'eau à Budapest, la municipalité ne détiendra que 25 % des parts contre 75 % pour le nouveau propriétaire hongrois. Plus de 7000 touristes étrangers sont attendus dès le premier mois.

Ce complexe a inspiré la direction des bains qui, désormais, n'a qu'une idée en tête : rénover le Gellért. Une enveloppe de onze millions d'euros serait en passe d'être débloquée. Avec ses colonnes torsadées, ses mosaïques cérulées, ce bain – le plus prestigieux de la ville – est un joyau de l'art décoratif hongrois. «Il ne s'agit pas de toucher à sa structure, affirme Adám Ruszinkó, mais de concevoir des salles de massage ultramodernes et surtout de former le personnel tant sur le plan technique que sur l'accueil.» Ce n'est pas Emeline, touriste française, qui dira le contraire : «Le faste qui émane des dizaines de bassins est à couper le souffle. Mais quand j'ai demandé à quelle heure était prévu mon massage, en français puis en anglais, une dame en blanc m'a scrutée d'un air réprobateur en m'indiquant une chaise en plastique. Je me serais cru revenir à l'ère soviétique.» Exotique ? «Aux yeux des étrangers, on passe pour des rigolos. Mais, ne vous inquiétez pas, les choses bougent», affirme Tibor Ferenczi, directeur général des bains, en posant sa main sur une pile de dossiers haute d'un mètre. «Tout ça, ce sont les projets "eau". Nous voulons faire de Budapest la grande Evian de l'Europe : notre eau minérale est l'une des plus pures du monde, d'ici à deux ans nous comptons la mettre en bouteille et l'exporter. Dans le même temps, nous souhaitons développer notre propre marque de cosmétiques que l'on pourra trouver en pharmacie. Enfin, nous voulons attribuer une identité propre à chacun des thermes : le Gellért sera le bain luxueux, le Széchenyi, le bain familial, le Rudas, le bain pour les jeunes, le Lukas, le bain culturel où on organisera des conférences et des expositions...» Même la ville est dans les starting-blocks. Depuis un an, le long du Danube et tout autour de l'avenue Andrássy – les Champs-Elysées hongrois – se construisent des dizaines d'hôtels cinq étoiles. «Nous avons une Ferrari entre les mains, il est temps qu'on cesse de la conduire comme une Trabant.»

Pour les Hongrois, l'entrée aux bains devient trop chère

Un virage à 180 degrés qui risque de ne pas contenter tout le monde. Sophia, 47 ans, mijote depuis deux heures dans le bassin octogonal à quarante-deux degrés du Rudas et savoure l'instant : «En dix ans, on est passé de quatre euros (1150 forints) à seize euros l'entrée. Comme la plupart des Budapestois, mon salaire est de 400 euros par mois. Venir ici est un vrai luxe. A la rentrée, je ferai comme mes amis : j'irai chez le médecin.» Depuis l'augmentation du prix d'entrée, les Budapestois se baignent sur prescription. Ce système leur permet de ne payer que la moitié des prestations. L'autre moitié étant prise en charge à égalité par la Sécurité sociale et les établissements. Une mafia de la débrouille qui continue de creuser le déficit des établissements. D'ici à un an, les «malades» seront donc priés d'aller prendre leurs eaux au Dandár, un bain du centre-ville moins cher que les autres mais sans la superbe de ses voisins et que personne n'envisage de rénover. La mesure n'est pas encore officielle mais, quand elle le sera, cela créera une petite révolution. «Dans le cœur des Budapestois, les bains sont à tous, relève l'écrivain András Török. Au cours des années 1960, un médecin cubain est venu se baigner au Széchenyi. Il était le seul noir. Quelques touristes américains ont demandé, choqués, qu'il quitte les lieux. Le maire leur a alors répondu que les bains appartenaient aussi bien aux riches qu'aux pauvres, aux malades qu'aux bien portants, aux Noirs qu'aux Blancs !»

Les Budapestois tiennent plus que tout à ce principe. «Nos bains sont notre passé, notre présent et notre avenir», murmure András Török. Au loin, Marcus a gagné sa partie d'échecs, et un petit garçon s'élance à côté de lui. Sans flotteurs. ■

Christelle Pangrazzi

Budapest veut imiter Evian et lancer son eau minérale